

POESIE.

LA NEIGE.

On dirait que la terre a bu le sang des lys,
Et d'un deuil éclatant voile cette hécatombe,
Car déjà la blancheur des marbres clot la tombe
ment pour longtemps ces doux ensevelis.

Où dor
Je t'adore, ô paleur des vierges trépassées,
Dans l'éblouissement des rêves amoureux,
Emportant dans l'azur les essors douloureux
De leur âme pareille aux colombes blessées !

Quel vent a flagellé l'aile que tu pârais.
Doux et tremblant duvet tombé du vol des anges,
Et secoué dans l'air tes floraisons étranges
Qui font comme un printemps à l'hivernal cyprès ?

Les cygnes se sont ils heurtés contre la nue,
Cherchant au cieus l'azur de leurs grands lacs fermés,
Ou Psyché, renouant ses voiles parfumés,
De ses jeunes candeurs s'est elle souvenue ?

On dirait que la terre a pitié de nos morts,
Et, vierge devenue au toucher de la neige,
Suspend des floraisons le travail sacrilège
Dans ses flancs qu'au repos invite le remords.

O neige, tu m'étreins le front sous le mystère
De ta froide splendeur,—et, comme épouventé,
Je pense que des cieus déchus de leur clarté
Le lait d'une déesse a coulé sur la terre !

ARMAND SYLVESTRE.

GEORGIANE.

Chaque jour je la vois, la pauvre jeune fille
Qu'un mal secret mène au tombeau ;
Hélas ! naguère encor, c'était la plus gentille
De toutes les fleurs du hameau ;
Mais aujourd'hui ses lèvres sont livides
Son teint pâle, son œil rêveur !
Son front porte déjà l'empreinte de ces rides
Que creuse la sombre douleur.

Elle est indifférente aux préjugés du monde,
A ses désirs, à ses honneurs,
On la voit bien souvent s'asseoir au bord de l'onde,
Aux flots elle mêle ses pleurs.
Et quand, aux jours d'automne, elle erre dans l'allée,
Qu'ombrage l'orme ou le tilleul,
Aux feuilles elle dit : demain, dans la vallée
Venez recouvrir mon cercueil.

Jeune homme qui la vois passer sous ta fenêtre,
Quand le soleil descend des cieus,
Dis-le moi, la pitié ne fait-elle pas naître,
Souvent, des larmes dans tes yeux.
Quand tout n'est que plaisir, sa tristesse redouble,
Elle en ressent le contre-coup,
Quand ton regard la suit, vois, comme elle se trouble,
Jeune homme, ah ! si tu savais tout !

Naguère tu l'aimas, pourquoi de ta tendresse
Ne lui caches tu mieux l'ardeur ?
Ne savais-tu donc pas qu'elle suivait sans cesse
Chaque battement de ton cœur ?
Elle se vit aimée, et pour toute sa vie
Te voua son culte et sa foi ;
Tu devais le lui rendre, hélas ! d'une autre amie,
A ses yeux, tu subis la loi !

Que lui valait, sans toi, le reste de la terre
Que valaient les clarté du jour ?
Elle ne voulait rien que t'aimer et te plaire,
Et tu dédaignas son amour.
Elle ferma, dès lors, son cœur à toute chose
Et pencha son front pour mourir,
Telle on voit se fermer la belle passe-rose
Quand le jour est près de finir.

Oh ! qu'elle a du gémir au sein de sa tristesse,
Voyant ton extrême froideur !
Si du moins un regard, un seul mot de tendresse
Fût venu réjouir son cœur :
Non, elle en fut privée. Et les yeux de son âme
N'ayant plus d'objet ici-bas,
Montèrent vers le ciel, Dieu seul eut cette flamme
Qu'un autre ne méritait pas.

Et depuis ce moment, chaque jour, dans le temple,
La voit en prière, à genoux :
Son œil regarde aux cieus, on dirait qu'il contemple
Les attraits du céleste époux.
Il n'est pas ingrat, lui ; de l'âme qui l'adore
Il reçoit les vœux et l'amour,
Puis, c'est dans un bonheur sans déclin, sans aurore,
Qu'il devra se l'unir un jour !

Elle va donc mourir, cette rose sauvage
Dont le parfum n'est que pour Dieu ;
Si du moins, en mourant, elle avait le courage
De te faire un dernier aveu !
Non, elle t'aime trop ! tu gémirais peut-être
Des maux que son cœur endura.....
Viens seulement prier, le soir, sous le vieux hêtre
Où demain elle dormira.

BEPP0.